DANIEL-ROPS

LE COMMUNISME, dilemme des Chrétiens.

VRAY - MONTREAL



DANIEL-ROPS

LE COMMUNISME, dilemme des Chrétiens

VRAY

Du même auteur:

ESSAIS

Le monde sans âme (Plon).
Ce qui meurt et ce qui naît (Plon).
La misère et nous (Grasset).
Eléments de notre destin (Spes).

ROMANS ET NOUVELLES

L'Ame obscure (Plon).
Mort, où est ta victoire? (Plon).
Deux hommes en moi (Plon).
Le coeur complice (Plon).

CRITIQUE

Péguy (Plon).
Rimbaud, le drame spirituel (Plon).

LE COMMUNISME, DILEMME DES CHRÉTIENS (1)

Sens d'une critique.

Lorsqu'un chrétien prend position en face du communisme, deux attitudes lui sont, dès l'abord, interdites. Celles de la haine et de la suspicion systématiques. Celle de la défense d'un état de choses inacceptable.

Critiquant le communisme il distinguera entre la doctrine et les hommes. Rien n'est plus éloigné du christianisme véritable que le ton d'une certaine presse bourgeoise, toujours prompte, depuis vingt ans, à annoncer la fin imminente de l'expérience soviétique par la famine, la contre-révolution ou la guerre. Rien non plus, que la basse propagande qui voit, dans chaque marxiste, l'homme au couteau entre les dents et ignore tout ce qu'il y a de grand, de pur, d'admirable dans le sacrifice de millions d'êtres se vouant à un monde meilleur. L'idéal de l'ouvrier de choc et du kholkozien peut nous paraître faux et illusoire ; il nous paraîtra toujours, aussi, plus valable que celui du capitaliste dont la vie n'a d'autres sens que de sauvegarder jetons de présence et tantièmes. Les marxistes dénoncent à juste titre « le préjugé philistin » qui consiste à ne voir, dans le matérialisme, qu'un désir de jouissance. Il est certain, pourtant, qu'au fond du marxisme, l'exigence de la satisfaction demeure la base, comme elle l'est dans le pire capitalisme ; mais il n'empêche qu'en certains cas, elle se manifeste avec noblesse et comme retournée contre soi.

(1) Cette étude parut d'abord sous le titre :« Le sel de la terre », à Bruxelles, dans la « Cité Chrétienne » que dirige l'abbé Jacques Leclercq. Daniel-Rops la publia ensuite dans « Le Communisme et les Chrétiens », deuxième numéro de « Présences », cahiers qu'il dirige chez Plon, à Paris. « Le communisme et les Chrétiens », par François Mauriac, le R.P. Ducattillon, O.P., Nicolas Bardiaeff, Alexandre Marc, Denis de Rougemont et Daniel-Rops est un volume fondamental pour une compréhension humaine de la question sociale. (Note de l'éditeur).

L'ascèse authentique du révolutionnaire, en tout état de cause, mérite notre respect. On peut condamner la doctrine, on peut même condamner les hommes dans la mesure où ils servent cette doctrine, mais les vertus qu'ils mettent en oeuvre, elles, sont au-dessus de toute condamnation. Le communisme est bien plus qu'un certain système économique qui gêne les intérêts des bourgeois. S'il nous apparaît comme un témoignage luciférien de la révolte humaine, et la lueur qu'il apporte au monde comme le reflet des flammes de l'abîme, ce n'est pas sur le plan de la polémique conservatrice que se situera le débat. Dans un pénétrant article, le chanoine Lallement rappelait que l'Eglise n'a jamais considéré Satan comme un voyou. Et le R. P. Ducattillon a ajouté, non sans ironie, qu'à son avis, « Satan est un monsieur très bien.» — Ce qui nous amène à notre second point.

Parce qu'il pousse à la ruine certaines valeurs qui sont, pour nous, premières, et en même temps certaines habitudes qui nous sont confortables, nous avons une très naturelle propension à croire qu'il y a, entre les unes et les autres, un lien légitime. Il n'en est rien. Les réalités spirituelles ne sont liées à telles ou telles formes de répartition des richesses ou de gouvernement de la cité que par le hasard de l'histoire et par les routines humaines. Et il est même évident que, dans cette apparente liaison, nous le verrons, réside une des causes les plus graves de l'abaissement de ces valeurs spirituelles, de leur inefficacité temporelle. Allons plus loin. Toute attaque contre le communisme venant d'hommes qui ont visiblement tout à gagner au maintien de l'ordre établi sera suspecte : elle devra faire la preuve de sa pureté d'intentions. Les grands journaux bourgeois s'indignent plus volontiers au spectacle d'un prêtre massacré par des communistes en furie qu'à celui, moins riche en couleurs, du curé de campagne que la société « chrétienne » laisse à peu près mourir de faim. Et, cent fois plus, il va de soi, que devant

cet autre spectacle, les files de chômeurs à la porte des asiles ou les clochards grelottant sous les ponts de nos fleuves. On n'est dans la justice que lorsque de telles images éveillent au coeur la même horreur. On n'a la conscience sûre que si, de la révolution qu'on refuse, on ne redoute aucune gêne, aucun sacrifice, parce que d'avance on a tout abandonné en esprit. Et si, en sens inverse, de la révolution qu'on attend, on n'espère recevoir que des exigences et nulle satisfaction.

A travers la doctrine nous respectons les hommes s'ils sont sincères. A travers les erreurs mêmes, nous respecterons de même les vérités.

Il est bien rare que, dans les pires erreurs, il n'y ait point un résidu de vérité. Et ceux-là l'ignorent souvent tout autant qui se croient dans la vérité, que les hommes de l'erreur. L'idée de communisme a une racine qui s'enfonce en pleine terre chrétienne. Si l'on ne veut pas remonter jusqu'aux premiers temps du christianisme où les circonstances ne ressemblaient évidemment pas aux nôtres, il faut bien se souvenir que la tradition chrétienne compte un grand nombre de penseurs pour qui la solution communautaire était la meilleure. Saint Thomas More est intégralement communiste (1), dans « l'Utopie ». Et il est presque inutile de rappeler que les communautés religieuses pratiquent une mise en commun des biens que jamais aucun régime dit « communiste » n'a osé préconiser pour le gouvernement les hommes.

On peut aller plus loin encore et observer, comme l'a fait Henri de Man, que l'idéal révolutionnaire est lié, historiquement au christianisme.

Qu'on prenne au hasard n'importe quel théoricien du socialisme : on trouvera toujours à la source la plus profonde, et souvent la plus méconnue, de sa pensée, l'eau pure qui, depuis deux mille ans,

(1) Dans le sens étymologique du terme, il va de soi,

n'a pas cessé de couler sur le monde, de ce haut sommet où furent jetées aux hommes les paroles du sermon sur la montagne. Si aucun mouvement révolutionnaire n'est jamais né parmi les masses énormes de l'Asie, c'est parce que le mot n'y a pas retenti qui requiert chacun de connaître, dans l'homme qui lui fait face, un « frère », au destin jumeau du sien.

Il ne suffirait même pas, pour être juste, de discerner cette sorte de mystérieuse correspondance entre deux doctrines qui débouchent l'une sur la lumière et l'autre sur la nuit. Il faut encore voir que, dans la doctrine communiste, il y a de la lumière. C'est ce que Nicolas Berdiaeff a marqué si souvent et d'une façon si pertinente: le danger du marxisme tient dans cette imbrication de vérités et d'erreurs qui en assure les puissantes assises. Dans le sentiment d'amitié qu'il suscite entre les prolétaires, dans l'émouvant appel qu'il lance vers une société sans classes et sans haine, dans l'effort qu'il enseigne pour faire coïncider le destin terrestre de l'homme avec la conquête démiurgique du monde, — et dans bien d'autres éléments du canon marxiste, — il y a de hautes vérités. Et le malheur de ce temps est que ces vérités, qui sont chrétiennes quant à leur origine, soient aujourd'hui revendiquées par les pires ennemis du Christ, contre le Christ et ses fidèles, et par des théoriciens qui leur font subir une inacceptable accentuation. Il est trop facile d'opposer aux communistes qu'entre leurs affirmations, leurs croyances et leurs pratiques il y a un abîme. Il est plus difficile de justifier ceux qui, en face d'eux, ont laissé ces vérités, suivant le mot de Chesterton, « devenir folles ».

Sur tous les points où il est valable, le marxisme prolonge exactement le christianisme. Par exemple dans ce qui nous le rend le plus inacceptable, c'est-à-dire le matérialisme, il y a un élément fécond: la condamnation d'un certain idéalisme qui ne se représente l'homme que comme une idée, un concept. Marx a eu raison de dire qu'il

est trop facile de prêcher l'esprit quand on a soi-même le pain assuré, et de se désintéresser ainsi, superbement, des contingences matérielles. Mais jamais le christianisme n'a enseigné cela. Saint Thomas disait que, lorsqu'un homme a faim, on lui donne d'abord à manger ; on ne lui fait pas de sermon. Pour le christianisme, le charnel et le spirituel sont inséparables : tout ce qui tend à isoler un des éléments, à empêcher la mutuelle responsabilité d'une âme et d'une chair qui doivent être sauvés « ensemble », toute doctrine de ce genre est inadmissible. Marx et Engels ont bien fait de condamner l'idéalisme qui mutile l'homme. Mais c'est par la même démarche que nous condamnerons, nous, le communisme, qui le mutile d'une autre façon.

Toute critique du communisme faite par un chrétien aura donc deux pointes. L'une tournée contre l'adversaire ; l'autre tournée contre soi. Et la première ne sera tout à fait légitime que lorsque la seconde aura pénétré jusqu'à la chair vive, à travers ces pourritures, ces connivences, ces routines et ces trahisons, tout cet amas de mort et de péché sous lequel s'abritent nos complicités les plus secrètes, les mobiles puissants et impurs de nos haines.

Si nous accusons le communisme, le communisme nous accuse. Et plus terriblement. Car nous ne porterons jamais le problème que sur ce plan où nos adversaires le situent, le plan de l'homme et de sa vie mortelle. Mais c'est à un autre tribunal que nous traînerons un jour l'ouvrière épuisée de fatigue, le mort des guerres injustes, l'enfant mort de famine, le suicidé par désespoir. Contre nous le communiste aura toujours raison. Parce que nul d'entre nous, même les plus grands saints, ne sera jamais égal à la foi qu'il enseigne et qu'il vénère. Le chrétien n'est pas égal au christianisme et c'est là sa condamnation. Il ne peut jamais que tendre douloureusement, humblement, vers les réalisations de la lumière ; mais la lumière n'est pas de ce monde et la réalité suprême ne se révèle qu'au soleil de l'éternité.

Et il faut que ce jugement soit porté. Dans la polémique qui, depuis vingt ans, oppose les bien-pensants aux communistes, il y a beaucoup de mauvaise conscience. Les pharisiens ne massacrent personne, ils ne commettent pas ces affreuses choses que les propagandes utilisent si bien, — Guépéou, Tchéka, procès Zinoviev. — Comme ils ont les mains pures, ces hommes intègres ! Mais n'est-ce pas aussi le moment de se souvenir que « Satan est un monsieur très bien » ?

Dans une cellule qui domine le grand cirque où des chrétiens anciens ont subi le martyre, non pour sauver l'ordre établi, mais pour susciter un nouvel ordre, un prêtre m'a dit un jour : « N'y a-t-il pas quelque chose de redoutable, pour nous, à constater que, parmi nos plus violents ennemis, il y a des vertus authentiquement chrétiennes ? « Nous sommes châtiés par nos propres paroles, celles qui nous avons reçues, celles que nous n'avons pas su garder.»

L'histoire offre, déjà, au long des siècles, de semblables exemples de ce jugement du chrétien par l'Antéchrist. Le grand, le terrible drame, trop méconnu, qu'est celui des Cathares, des Albigeois et des Vaudois, ne peut se comprendre, sinon comme un tel jugement. Mélangée à des éléments hérétiques qui, par les dangers qu'ils faisaient courir à l'Europe et à l'Eglise, excusent sans la justifier, la cruauté des « Croisés » de Montfort, il y avait, dans ce mouvement, un élan pur et beau vers un monde plus fraternel, plus humain, plus détaché des puissances de l'argent, plus « libre » (au sens marxiste ou presque du terme). C'est ce qu'avait si bien compris saint Dominique, lorsqu'il fut chargé d'engager la lutte contre l'hérésie. Les flammes des bûchers, les rigueurs de l'Inquisition, les violences de la soldatesque, tout cela serait inutile si l'on n'acceptait pas d'abord que l'hérésie jugeât certaines erreurs, certaines trahisons des chrétiens.

Et c'est alors — Lacordaire nous le raconte — que renonçant

aux fastes et aux pompes dont s'entouraient les prélats de l'Eglise, il partit à pied avec un seul frère, pour enseigner aux foules infidèles la fidélité à la pauvreté et au renoncement.

Rien n'a changé et la loi demeure : on ne combattra l'erreur des autres que lorsqu'on aura d'abord vaincu sa propre erreur. Il y a une culpabilité du monde chrétien qui dépasse en importance celle du monde anti-chrétien, parce qu'elle l'a permise et qu'elle la justifie. Ainsi disait Albert de Mun : Ce n'est pas assez pour nous d'apercevoir le mal et sa véritable cause, il faut encore nous avouer coupables, et confesser que la société a failli à son devoir vis-à-vis de la classe ouvrière.» C'est à cette condition et à cette condition seulement que nos griefs contre le communisme éviteront la suspicion — en apparence trop bien fondée ! — d'attaquer l'adversaire plus parce qu'il gêne nos aises que parce qu'il contrevient à nos principes.

Causes d'une suspicion.

Le christianisme a, pendant longtemps et dans une très large mesure, perdu l'empire que, aux temps anciens, il avait exercé sur toutes les classes, les populaires comme les autres. Il a semblé, de plus en plus, réservé à une « élite » bourgeoise, chez qui la foi semblait n'être qu'une tradition, parmi d'autres, reçues comme elle par héritage au milieu d'un paquet de titres ; ou encore à une paysannerie routinière, plus superstitieuse que vraiment croyante. Que ce tableau soit faux, peu importe ici. L'histoire se fait aussi bien et davantage avec des images falsifiées que la polémique fabrique comme des épouvantails, qu'avec les véritables réalités. Un homme, un mouvement, une doctrine sont rarement, dans les faits, ce qu'ils sont en substance : leur action se situe d'ordinaire entre le destin qu'ils se fixent à eux-mêmes et celui auquel les vouent leurs adversaires.

Ce « scandale » des classes populaires perdues par la chrétienté

a été dénoncé par de plus hautes voix. Mais la constatation ne suffit pas. Avouer une culpabilité ne suffit pas encore. Il faut examiner les causes de cet ostracisme dont on peut dire que seuls les efforts les plus récents, depuis un demi-siècle, ont pu rompre la rigueur. Si l'évolution présente des partis de gauche a pu, momentanément (et pour combien de temps ?) substituer aux affirmations antichrétiennes une tentative d'acceuil dont Mauriac a dit les dangers et l'attrait, le fond de la pensée de ceux qui se posent en partisans du peuple, n'a pas changé à l'endroit du christianisme. M. Léon Blum accusait naguère l'Eglise d'être « l'auxiliaire et l'instrument des forces les plus impures de l'oppression sociale, comme elle se fait l'auxiliaire et l'instrument des formes les plus surannées de la réaction politique ». Et M. L.-O. Frossard ajoutait que « trop souvent, dans la bataille sociale, les travailleurs ont eu l'impression que l'Eglise protégeait le capital (1) ». Les marxistes peuvent avoir renoncé à la politique du poing tendu pour celle de la main tendue, le texte fondamental de Marx sur « l'opium du peuple » demeure l'axiome, le précepte de leur action. Et dans le même rapport, à la conférence nationale du parti communiste (juin 1936) où il expliquait pourquoi il fallait gagner les jeunes ouvriers catholiques, M. Maurice Thorez écrivait : « Nous luttons contre l'Eglise, nous luttons contre les forces cléricales, nous luttons contre le fait que « l'Eglise sert les forces de réaction,» nous luttons en dehors même du clergé catholique contre toutes formes de religion ; nous considérons la religion comme l'opium du peuple ».

Nous sommes ici devant une affirmation si répandue qu'elle prend la puissance du fait.

On accuse l'Eglise d'être attachée au capitalisme, de défendre

(1) Textes du Journal officiel, 1925 et 1929, cités par le P. Robinot Marcy, S. J. Aux prises avec l'apostasie des masses (Spes, 1930).

un état social qui, par ailleurs, entraîne bien des souffrances. Observons que ces reproches sont assez pharisiens. Dans le monde de l'argent, ne serait-ce que par l'obligation où elle est de faire vivre ses prêtres et de porter secours aux malheureux, on ne voit pas comment l'Eglise pourrait être entièrement libre à l'égard du système actuel de répartition des richesses. Pas plus que, dans le moyen âge, elle ne pouvait être entièrement indépendante à l'égard du régime féodal. Il est extrêmement facile de demander à autrui, en l'espèce au catholique, de se séparer radicalement de tout contact avec l'argent. Il est plus difficile de concevoir comment, dans les faits, serait possible cette rupture.

Mais, nous dit-on, il y a dans l'Eglise, des hommes qui... Ici, nous arrêtons l'adversaire et lui donnons raison. Oui, il est certain que, dans des cas que nous savons, il y a un fléchissement des hommes devant les puissances de l'argent, et que ce fléchissement s'est fait sentir même dans les rangs de ceux qui auraient dû le mieux s'en préserver. Mais les manquements de quelques-uns des chrétiens ne condamnent pas l'Eglise. Si nous avons pu dire que le communisme est, pour le chrétien, un juge qui l'oblige à un examen de conscience, le christianisme l'est bien davantage. Car le chrétien qui sert l'argent par cela même ne sert pas son vrai maître et la réprobation tombe sur lui sans recours. Ce n'est point parce qu'un curé pressé par les nécessités d'argent de sa paroisse se montre trop attentif aux fidèles riches, ou, parce qu'un financier notoirement malhonnête se dit catholique avec tapage, que l'Eglise se trouvera compromise. La maladresse de l'un, la trahison de l'autre témoignent de la faiblesse et de l'indignité de la nature humaine et, dans la mesure même où les dogmes les condamnent, de la dignité du christianisme.

A ce premier reproche s'en ajoute ordinairement d'autres. Que l'Eglise est méfiante, voire injuste à l'égard du progrès : pro-

grès technique, progrès social. Et qu'au surplus, elle est incapable d'agir dans le temporel autrement qu'en surface, par la plus illusoire des charités. Ici encore, il faut d'abord reconnaître que l'attitude de certains chrétiens a permis bien des équivoques, au moins autant que la perfide propagande de leurs adversaires. Il y a, dans le dogme chrétien mal entendu, la possibilité de cette interprétation tendancieuse, celle que proposait un Zola par exemple : « Le christianisme est une doctrine anti-sociale et antihumaine ; une doctrine de mort qui supprime la vie, la terre, au profit d'une existence supraterrestre ; appât fallacieux à l'aide duquel se poursuit un but de domination trop tangible ! » Parce que l'activité terrestre, quelle qu'elle soit, n'apparaîtra jamais au chrétien comme première, qu'elle ne trouvera jamais sa fin en soi, il est facile de faire du chrétien un adversaire du progrès, une sorte de barbare extatique, contempteur des machines, et qui n'a d'autre rêve que de plier la nature humaine sous le joug le plus lourd de la nécessité.

Mais cela, c'est précisément une interprétation fausse ; cela n'est pas le christianisme. L'Evangile ni la tradition n'ont jamais demandé à l'homme de refuser le progrès, de vivre sale, de détruire les machines et d'en rester, au point de vue scientifique, à la conception du temps de Jésus-Christ ! Quant au progrès social, il a toujours été, nous le verrons, au premier rang des préoccupations de l'Eglise, et, entre l'action sociale et le dogme chrétien, il y a mieux qu'un accord de hasard : il y a véritablement une union substantielle.

A quoi l'on nous dira encore : mais n'admettiez-vous pas que l'image, même erronée, d'une doctrine ou d'un homme, a une importance ? N'y a-t-il donc rien qui explique cette interprétation tendancieuse, si directement opposée à l'esprit et même à la lettre de la religion ?

C'est ici que la responsabilité personnelle des chrétiens apparaît totale. Le monde de l'histoire se fonde sur des mensonges, mais

aussi sur la lâcheté et l'insuffisance des hommes. L'image que les adversaires de l'Eglise présentent du christianisme est une image odieuse et mensongère ; mais elle n'aurait pas tant de force probatoire si tant de chrétiens n'avaient accepté de reconnaître en elle leur propre image. Il y a des connivences qui sont sans rémission. Marx a raison d'écrire que la société capitaliste est une « société anarchique où la vie se définit exclusivement comme un jeu d'intérêts particuliers » ; cela n'a rien à voir avec le christianisme, qui peut « habiter » par force une telle société, mais ne peut pas « l'accepter ». Les chrétiens qui ont établi une liaison entre eux et un tel régime n'ont pu le faire qu'en dehors de leur foi. Et cette adhésion, obligatoire ou non, devait être équilibrée, en un autre domaine, par une charité immense, par un rayonnement, par une fidélité suprême aux principes de la pauvreté et de l'amour. Ce n'est pas seulement au moyen âge que les rapports entre l'Eglise et la civilisation sont au centre de la problématique de l'histoire : aujourd'hui encore, quoi qu'il paraisse, ils sont déterminants. Et c'est de la réponse qui sera donnée à la question qu'ils posent que dépend, dans une large mesure, le sort du monde de demain.

Le chrétien, en cette existence ; est « le sel de la terre.» C'est par lui que les institutions doivent prendre leur place dans l'histoire. C'est par lui que les antagonismes et les haines doivent se résoudre en charité. C'est par lui que les forces hostiles du destin doivent être arrêtées, comme le barbare par Geneviève. C'est par lui que la conquête du monde sensible doit prendre un sens de prière et de fidélité. S'il n'est pas cela, il n'est rien. Et peu importe qu'il fleurisse en églises puissantes, qu'il dénombre des millions de membres ; l'Eglise, celle dont il a été dit qu'elle est à jamais l'Epouse du Crucifié, ne sera jamais formée que de ceux qui entendent le sens de cet appel éternel. Si le sel de la terre s'affadit, il sera jeté dans le feu. Le chrétien n'a pas d'autre sens sur la terre que d'être totalement

présent. Et de la suspicion qui pèse sur l'Eglise, il est comptable ; car cette suspicion témoigne de son absence, du délit de fuite qu'il a commis.

Pourtant le christianisme...

Que de cette absence, la responsabilité n'incombe pas à l'Eglise enseignante, mais bien à l'Eglise enseignée, il est à peine besoin de le redire. Tout le dogme chrétien est comme imprégné d'un souci humain qui dépasse en force d'expression les formules les plus frappantes des révolutionnaires. L'ignorance de ces matières est si grande, parmi les chrétiens, que tout rappel qu'on fait de certains textes paraît surprenant et presque déplacé. On ne parle pas si fort dans un lieu saint ! Il m'est arrivé de citer Bossuet dans ses terribles réquisitoires sur la misère (1) : chacune de ces citations produit, presque toujours, un effet de surprise et de gêne. Que les Pères de l'Eglise, un saint Basile, un saint Jean Chrysostome, un saint Grégoire de Nysse, un saint Ambroise, un saint Augustin aient porté sur ces problèmes des jugements d'une tranquille audace, passe encore qu'on l'oublie ! La chose que les chrétiens savent d'ordinaire le moins, c'est leur christianisme. On parle volontiers de thomisme dans les salons, mais qui sait ce qu'enseigne saint Thomas sur le droit de propriété et les justes salaires ? Les mesures qui paraissent trop audacieuses à bien des réformistes d'aujourd'hui et même à de prétendus révolutionnaires, comme l'interdiction du prêt à intérêt, ont été préconisées, pendant des siècles, par les docteurs de la foi chrétienne avec une implacable ténacité.

Et ce n'est pas seulement dans le réquisitoire que le dogme chrétien s'est affirmé avec une force souveraine. Plus profondément la préoccupation sociale apparaît, depuis toujours, à la base de la

(1) Cf. la Misère et nous.

foi chrétienne. Sans elle cette foi est incompréhensible. La communion des saints ne signifie pas seulement la participation de tous les hommes aux biens surnaturels. Mais aussi l'union fraternelle entre tous les membres de l'Eglise. La religion de l'amour demande à chacun de se soucier de tous. Il y a à la racine de ce que saint Irénée nomme « la vigne du genre humain », une profonde unité. Chacun est appelé au salut ; la « goutte de sang » versée pour tout homme nous en assure ; mais l'humanité tout entière, comme un grand corps vivant, doit, elle aussi, marcher vers la lumière. Les deux démarches ne sont pas inséparables. Et qui entend accomplir l'une sans l'autre ne peut avancer vers le jour; C'est là le fondement même de la notion de l'Eglise, de l' « Assemblée», suivant l'étymologie, et sans quoi l'effort individuel se vide de sens.

L'enseignement le plus récent de l'Eglise confirme cette fidélité la préoccupation humaine la plus large et la plus clairvoyante.

« Rerum novarum, Quadragesimo anno, » textes admirables, trop peu connus du monde de chrétienté, ont porté sur les problèmes les plus brûlants des jugements du plus sage courage. Pour dénoncer la « situation d'infortune et de misère imméritée » où se trouvent les hommes des classes inférieures, Léon XIII n'a pas attendu qu'une révolution communiste éclatât. Et pour opposer à la « minorité des riches jouissant à peu près de toutes les commodités qu'offrent en si grande abondance les inventions modernes », la « multitude immense de travailleurs réduits à une angoissante misère et s'efforçant en vain d'en sortir (1) », Pie XI n'a pas eu peur des mots.

On est confondu de constater que, de cet immense enseignement, repris des milliers de fois par la hiérarchie catholique, la masse des chrétiens a si peu su tirer. Pour s'en tenir aux seules années qui ont suivi « Rerum novarum », 1891-1931, on a pu dresser la liste des principaux textes consacrés par les évêques de vingt-trois nations

(1) Cf. la Doctrine sociale de l'Eglise, par le R. P. RUTTEN, avec le texte des Encycliques (éd. du Cerf)

sur le problème social : dans le livre classique du R. P. Rigaux (1), ces seules références occupent les 352 pages et sont au nombre de 1516. Certains autres textes antérieurs comme le sermon de Sainte-Clotilde, prononcé en 1868 par Mgr Mermillod, évêque de Genève, ne sont pas moins significatifs ; et l'on croit entendre Bossuet quand Mgr Mermillod s'écrie, au nom de l'ouvrier opprimé : « Vos palais, je les ai construits ; j'ai dressé la table de vos festins ; ma fille a tissé la parure de vos femmes ; heureux favoris des joies de la fortune, je travaille tous les jours pour vous ; les nuits ne sont pas sans trêve, le dimanche ne m'apporte plus son doux et salutaire repos. De mon atelier où mes larmes et mes sueurs s'unissent pour vos fêtes, à ma simple mansarde où les miens n'ont qu'un pain rare et amer, je passe tour à tour et je ne trouve nulle part la Providence pour compter les battements de mon coeur et les cheveux de ma tête, le Christ pour consoler et relever mon âme ! »

Ainsi, obstinément, au long des siècles, la voix de l'Eglise a crié aux hommes que la loi de la fraternité devait se traduire non seulement en paroles, mais en faits, en institutions. Jusqu'à nos jours où il ne se passe guère de mois, presque de semaines, que de tels rappels retentissent. Combien ont entendu ces phrases poignantes ? Combien savent vraiment, profondément, que dans le plus humble des parias de l'usine ou de la rue, il y a un frère dont chacun est comptable devant Dieu ?

Certains pourtant l'ont entendu cette voix patiente. Et l'histoire du monde chrétien est tout entière marquée par les témoignages de quelques hommes qui ont su donner à cet appel la réponse de leur vie. Au fronton de l'histoire humaine, l'image de « Monsieur Vincent » se dresse glorieuse, humble gardien de troupeau landais, fourrier du catholicisme, qui sut, en un temps de misère, de désordres et de ruines, rendre présente l'image chrétienne de la charité.

(1) La hiérarchie catholique et le problème social (Spes).

Des saints aux théoriciens, à Lamennais et à l'abbé Maret, à tous les Ozanam, les Harmel, les de Mun, la liste serait longue de ceux qui ont été fidèles. Il n'est pas vrai de dire que les chrétiens n'ont rien fait. Les critiques que l'on adresse à l'Eglise et à ses membres sont trop souvent dictées par une ignorance grave des réalités chrétiennes, du sens exact de l'action sociale, par une méconnaissance plus grave encore des efforts déjà accomplis.

Mais le christianisme est-il une religion de castes ? Est-il écrit que quelques « purs », quelques « brahmes », quelques « boddhisatvas » prendront sur eux tout l'effort humain et réaliseront la charité en acte ? La grandeur la plus irrécusable du christianisme est que chacun des hommes est requis d'être lui-même un Saint. Qu'il y parvienne plus ou moins, c'est affaire à la faiblesse de la nature humaine. Que cette faiblesse soit soutenue et comme portée au-dessus de soi par Dieu, c'est le mystère même de la Rédemption. Mais l'effort est demandé à chacun, « hic et nunc », et doit être accompli dans tous les ordres. A côté des immenses énergies utilisées depuis que le monde est chrétien, pour faire que l'univers social soit baigné par la charité, que d'ignorances, que de routines ! L'Eglise parle, mais trop souvent dans le désert, même si ce désert est tout bruissant des chaises remuées aux sermons des messes élégantes.

La suspicion qui pèse sur le christianisme a pris tant de force, non parce qu'elle s'appuyait sur des faits reconnus justes (ses adversaires eux-mêmes ne se trompent point là-dessus) mais parce qu'elle semblait justifiée par l'indolence égoïste ou le cynisme inconscient de ses membres.

Car l'Eglise a tout dit. Et il n'est pas un mot valable dans toute la propagande marxiste qui n'ait été, antérieurement, prononcé par elle. Ce que le communisme reproche aux chrétiens qui est de ne pas être fidèles à la préoccupation sociale, n'a aucun sens devant le

témoignage des textes. La dignité du travail, l'Eglise l'a proclamée. L'obligation du pain gagné à la sueur du front date de la création du monde, et sur les murs de Moscou, la célèbre formule reproduit saint Paul : « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger.» La haine de l'argent, l'Eglise l'a eue, plus que nul théoricien révolutionnaire. Si l'on descend même dans les détails pratiques, limite de la journée de labeur, congés payés, suppression du travail de l'enfant, protection de l'ouvrier, droit syndical, c'est encore dans les textes chrétiens qu'on trouve le plus d'audace et de vigueur. Dans la condamnation et dans l'affirmation, le christianisme a apporté des réponses pertinentes. Un monde où ses principes triompheraient serait un monde juste, un monde harmonieux. Mal alors s'interpose la faiblesse de l'homme. Et tout est toujours remis en question.

Mais les chrétiens...

Il existe, de toute évidence, un fossé entre les enseignements de l'Eglise et les moeurs sociales des chrétiens. Qu'après deux mille ans de christianisme, le monde souffre toujours d'injustice et de haine, du mépris de la personne humaine, de l'inégalité sociale, cela suffit à le prouver. Que pensent donc les chrétiens sur ce point ? Tous n'ont pas les mêmes réactions et il semble qu'on puisse les rattacher à quatre attitudes fondamentales.

La première est celle des cyniques. J'entends par là, non pas ceux qui se disent chrétiens mais ne le sont pas, ceux à qui la voix infidèle est toujours prête à redire, comme devant le veau d'or : « Voici tes dieux qui t'ont arraché de la terre d'Egypte.» La nature humaine n'est pas simple. Il y a des riches, de mauvais riches qui ne se sentent pas du tout mauvaise conscience. Ils pensent que c'est en vertu d'un ordre de Dieu qu'ils bénéficient de leur fortune et presque, que s'en dessaisir serait aller à l'encontre des intentions de la Prov-

dence. Les « Beati possidentes » ne sont pas forcément durs, injustes et méchants. C'est dans l'imagerie de la propagande communiste que le gros bourgeois est toujours représenté écrasant de sa masse insolente le prolétaire. Mais il n'est pas besoin que personnellement, l'homme riche pour qui la question sociale ne se pose pas, soit un homme dur ; il suffit que, dans les faits, il participe à une injustice, qu'il en soit bénéficiaire. Et tout son christianisme en sera infecté.

On connaît le mot terrible de Barrès : « Que les pauvres aient le sentiment de leur impuissance, voilà la condition première de la paix sociale.» Ce précepte affreux, oserait-on dire que des chrétiens ne l'adoptent pas ? C'est à ceux-là qu'Albert de Mun rappelait « qu'il ne suffit pas de se croiser les bras, de se lamenter ou de s'enrichir en applaudissant toutes les fois qu'une révolte populaire devant laquelle on a tremblé est étouffée par la force ». Même sincèrement croyants, même très éloignés de cette attitude, trop connue, qui fait prêcher au peuple une religion à laquelle on n'adhère pas soi-même, ces chrétiens vivent-ils leur christianisme ? Connaissent-ils l'enseignement de l'Eglise aux yeux de qui l'argent, au delà du nécessaire, n'est qu'un dépôt dont le propriétaire terrestre a la gestion pour le bien de tous ? Ici encore qui oserait l'affirmer ?

Et qui oserait soutenir que, pour certains, — répétons-le : même sincèrement croyants, — la religion ne soit une défense sociale contre les humbles, une façon de maintenir une inégalité assurément regrettable, mais qui est de fait, et à laquelle on souhaite qu'il ne soit touché qu'avec les plus grandes précautions ! Les marxistes voient dans le retour de la bourgeoisie capitaliste au christianisme, le recours à une sauvegarde. Plus que jamais ce serait alors un instrument de domination capitaliste. Nous savons bien qu'il n'y a pas que cela : mais se porterait-on garant qu'il n'y ait pas « du tout » cela ?

A cette première attitude se rattache étroitement cette autre, qui consiste à préconiser la totale séparation de la vie religieuse et de la

vie tout court. Elle la complète ou plutôt tente de lui donner une justification. Le riche qui reconnaît l'inégalité sociale comme un fait et ne cherche pas à y porter remède, peut n'être qu'un ignorant. Celui qui établit une cloison étanche entre les problèmes de la vie morale et ceux de la vie sociale, de la vie tout court, y ajoute plus ou moins d'hérésie. Gabriel Séailles dans un livre qui eut son temps de notoriété, « Les affirmations de la conscience moderne,» opposait au chrétien qui « se retire de la cité des hommes, uniquement préoccupé de son salut qui est affaire entre lui et Dieu, l'homme moderne, qui accepte le monde et ses lois, avec la résolution d'en faire sortir tout le bien qu'ils comportent ». Cet homme moderne « ne peut se détacher des autres hommes ; conscient de la solidarité qui l'unit à ses semblables, qui l'ont fait, en un sens indépendant ; il sait qu'il ne peut faire son salut tout seul ».

Il est étonnant de constater que la première partie de cette tirade, qui prétend caractériser le chrétien, ne vise qu'une caricature de christianisme, et que la seconde est une définition parfaite du chrétien et de son rôle sur la terre. La liaison de responsabilité qui unit les hommes les uns aux autres est une notion chrétienne. « On ne se sauve pas seul ! » est une formule chrétienne. Ceux qui pensent que leur religion tout en leur imposant des lois auxquels il se veulent fidèles, dans le privé, ne saurait concerner leur existence d'hommes d'affaires, d'hommes politiques, d'hommes sociaux, ceux-là se trompent. Il n'existe pas de lois naturelles qui, dans l'ordre économique, social et politique, jouent seules, hors du contrôle de la conscience : croire cela c'est tomber sous le coup de l'erreur naturaliste. C'est à la limite, aboutir à ce refus de la condition humaine, à cette irréalité dont j'ai dit ailleurs (1) qu'elle était à la racine des hérésies que l'Eglise a le plus continûment condamnées. « La fuite du seul vers le Seul » est une formule de Plotin ; elle est à l'opposé de la religion de l'amour.

(1) Ce qui meurt et ce qui naît, chapitre : « Pour nous autres charnels »..

Une autre tentative d'explication se fonde sur une conception radicalement pessimiste du monde. Cette attitude prolonge aussi la précédente. « Pourquoi me préoccuperai-je tant de ces problèmes sociaux, de ces injustices, de ces désordres ? Sur cette terre éphémère, le sens de l'homme est toujours incomplet. Tout effort accompli sera toujours vain, parce que le Paradis n'est pas de ce monde. » Et l'apologue du lis des champs et des petits oiseaux fournit un semblant d'argument.

Cette attitude est peut-être la plus dangereuse de toutes, parce qu'elle justifie les pires consentements. Il y a, dans le marxisme, ce qu'on pourrait appeler un optimisme démoniaque : il consiste à croire que, par une organisation uniquement matérielle de la terre, l'homme sera accompli. Mais le pessimisme n'est pas moins satanique.

Accepter l'injustice quand on la subit soi-même pour tirer des souffrances qu'elle impose des éléments de pénitence et de rachat, rien de plus légitime : à condition que cette injustice ne se répercute pas en autres désordres et ne porte atteinte au bien commun des hommes. Mais c'est un argument qui ne peut être que strictement personnel. Et qui n'a de sens que si, au lieu d'être proposé par le pessimisme, il se fonde sur la plus grande espérance. Il n'appartient à aucun de nous d'accepter que d'autres hommes vivent comme les fleurs des champs et les petits des oiseaux. L'incapacité du chrétien à changer le monde et à empêcher l'injustice ne peut jamais lui être une excuse. Même s'il était certain que jamais le désordre odieux ne pût être vaincu, il appartiendrait au chrétien plus qu'à tout autre de le combattre. Ce monde a été racheté et tend vers la lumière. Cette lumière doit pénétrer partout, refouler toutes les ombres. Et c'est à chacun qu'il est demandé de s'efforcer à la faire pénétrer partout, à la rendre partout présente.

Toutes ces causes ne seraient pas suffisantes. Il ne s'est agi que d'êtres conscients, ou qui se croyaient tels, qui pouvaient essayer de

justifier leur attitude. Pour la majorité des chrétiens, ils n'en sont même pas à ce palier. L'attitude la plus répandue dans les milieux catholiques est celle de l'ignorance.

Ignorance double. D'abord des conditions de faits. La plupart des fidèles ne savent pas comment se pose le drame social. Le fait de l'inégalité sociale « imméritée », celui de la misère, quelques autres analogues, n'apparaissent pas à la conscience chrétienne avec la violence suffisante. Ils ne l'empêchent pas de dormir. On sait bien qu'il y a de la souffrance, de la pauvreté : mais on n'a jamais rencontré la chair vive de la douleur humaine ou si le hasard ou la bonne volonté ont permis de telles rencontres, on n'y a pas réfléchi. Il y a dans le christianisme, d'admirables dévouements. On y trouve une charité active, généreuse, qui, aujourd'hui, comme toujours, se manifeste de mille façons. Mais est-elle toujours assez éclairée ? Ce chrétien charitable qui va au secours d'une famille de miséreux sait-il assez comment se pose le problème même de la misère et dans quel rapport sa propre action se situe par rapport aux dogmes de sa religion ? On n'en est pas certain.

Ozanam, à qui l'on ne refusera pas d'avoir eu, sur le plan de la charité pratique, une efficacité indiscutable, a su dire en termes frappants pourquoi elle était insuffisante. « Jusqu'à quand irez-vous dans les associations catholiques pratiquer la charité du verre d'eau ? Qu'allez-vous faire parmi les hommes qui ne savent que soulager la misère sans en tarir les sources ? Que ne venez-vous plutôt vous asseoir dans ces réunions plus hardies où l'on travaille à déraciner le mal d'un seul coup, à régénérer le monde, à réhabiliter les déshérités ? »

Trop de chrétiens croient avoir assez fait quand ils ont pratiqué « la charité du verre d'eau ». Cette démission dont les communistes les accusent en face des problèmes du temps, il est hors de doute que la plupart la donnent, et en toute innocence. Le prolétaire inscrit

au parti communiste sait, au moins confusément, que son action se place sur un plan qui suppose la création d'un monde nouveau, la vision totale d'un ensemble de problèmes. Cette vision supérieure, elle existe dans les Encycliques ; elle s'y formule en termes frappants. Mais cela demeure lettre morte pour les neuf dixièmes du troupeau. Seconde ignorance ; ignorance doctrinale.

Il y a de grandes excuses à cette ignorance. Les voix qui ont retenti, même les plus hautes, n'ont pas éveillé tous les échos qu'on eût désiré. Peut-être venaient-elles à la traverse de trop d'intérêts égoïstes ? Peut-être troublaient-elles trop de routines ? Il faudrait, pour en juger, aborder trop de problèmes, bien délicats, dont le moindre n'est pas celui de la « presse catholique » qui, pour une large part, n'est catholique que de nom. On a pu parler d'une « consigne du silence » observée par la presse bourgeoise lors de la publication de « Quadragesimo anno ». Un beau crime, une rencontre d'hommes politiques, une catastrophe de chemin de fer ont droit aux honneurs des gros titres et de la première page. Mais la charte qui permettrait au monde chrétien d'affirmer ses principes à la face du communisme est reléguée au milieu des réclames pharmaceutiques et en caractères illisibles. Les chrétiens, qui ne savent pas, les malheureux, quel est le drame de notre temps, sont pardonnables ! Et la chaire, qui doit les instruire, est à peine plus efficace, en ce domaine : un texte lu, plus ou moins bien, dans cette inattention plus ou moins grande, est-ce que cela suffit à poser le problème dans toute sa tragique gravité aux yeux de tous ?

L'option présente.

Cette absence des chrétiens a trop longtemps livré le monde aux pires forces de mort et de désordre. Seule leur présence totale, opposant aux puissances des ténèbres les plus hautes affirmations

de l'esprit, pourra empêcher que sombre dans l'abîme un monde sur lequel l'abîme exerce comme une fascination.

La présence du chrétien au monde n'est pas, pour lui, une attitude qu'il lui est permis d'adopter ou de refuser. Elle est une obligation profonde, qui tient à sa nature même, à son « extrême grandeur et à son extrême misère,» dirait saint Thomas, au sens même qu'il assigne au salut. « Je me sens débiteur à l'égard de toute créature,» s'écriait saint Paul. Cette dette, combien songent qu'elle est toujours à acquitter ?

Le chrétien n'est pas « du » monde mais il est dans le monde. S'il est « du » monde (cela s'est vu), si ses positions sont trop bien assises sur des intérêts, s'il est trop installé dans le siècle, les grands changements de l'histoire, — Révolution, Réforme, — se font contre lui, hors de lui, c'est-à-dire se font dans l'erreur et mènent à la trahison. « Sel de la terre,» il lui appartient de donner au monde sa saveur, non pour trouver dans cet effort son plaisir et sa satisfaction propres, mais au contraire pour ne recevoir de cet effort même, et par le fait de cet effort, que souffrances et difficultées accrues sans cesse. Le christianisme est aussi éloigné des passions égoïstes qui sont à la base du capitalisme bourgeois que des erreurs doctrinales qui sont à la base du communisme. Dans le duel qui, aujourd'hui, met aux prises le capitalisme et le communisme, le christianisme n'accepte pas d'intervenir. Il n'a pas à intervenir. Il n'est pas sur le même plan. S'il combat le communisme ce ne sera jamais, comme le capitalisme, au nom d'intérêts économiques, mais dans un ordre infiniment plus haut, celui de la conception propre de la vie, de l'homme, du destin.

Cet effort des chrétiens vers une totale présence ne peut s'accomplir qu'en dehors des partis. Il ne suffit pas que des hommes se réclament de la religion pour que nous considérions leur effort comme valable : il faut encore que cet effort même obéisse aux prin-

cipes mêmes de la foi chrétienne. Rien n'a fait plus de mal à l'Eglise catholique en France que son apparente compromission avec des partis, qui, par ailleurs, étaient socialement a-chrétiens. Dans les études solides qu'il a consacrées à l'histoire des catholiques au dix-neuvième siècle, Henri Guillemin a cité ces mots significatifs. Le 14 novembre 1848, Lacordaire écrivait : « L'Ami de la Religion » et « L'Univers » seront cause qu'à la prochaine émeute on tombera sur les églises et sur les prêtres ; je ne veux point avoir ma part de cet épouvantable résultat.» Sept ans après, terrifié par la montée de la haine, en France, contre une doctrine qui se laissait représenter par une presse hargneuse, le même Lacordaire déclarait à Montalembert (6 décembre 1855) : « Il faut savoir rompre avec les hommes qui font le mal au nomde Dieu.» Et il ajoutait cette formule grave et haute : « On ne doit pas haïr mais on doit se séparer.»

La vérité est la vérité « en soi;» elle est indépendente des hommes qui la servent ; elle ne peut pas être détournée par eux, car elle les juge. En 1923, au moment où le Pape venait de lancer sur le monde le solennel avertissement de l'Encyclique, un orateur qui avait eu à coeur de donner aux paroles du Pape sur la paix du monde le retentissement qu'on leur refusait, se voyait interrompre par un membre de la droite qui, désignant du geste les bancs de la gauche d'où partaient des approbations, s'écriait : « Regardez qui vous applaudit ! c'est un scandale ! — Vous avez raison, répondit l'orateur catholique, il y a bien ici un scandale, mais le scandale n'est pas que des incroyants applaudissent les paroles du Pape que je rapporte à cette tribune, c'est que vous, catholiques, vous les accueilliez comme vous le faites.»

Cela n'est pas vrai, au surplus, des seuls partis qui se classent « à droite » et, traditionnellement, revendiquent le catholicisme comme un fief. Certaines formations « catholiques » qui se situent « à gauche » ne compromettent pas moins, bien souvent, la religion,

dans des maladresses ou des intempérances de langage. L'Eglise, heureusement, est plus sage que ses membres et sait quel est le prix des longues patiences et des mûres réflexions. Elle ne se laisse pas volontiers sommer d'agir et la sage lenteur dont il advient qu'on la moque, a plus de force que certaines hâtes inconsidérées.

Action au-dessus des partis, « par » eux s'il le faut, mais jamais « pour » eux. Action au-dessus des classes. S'il appartient à quelqu'un de rompre la barrière des classes, c'est, plus qu'à tout autre, au chrétien. Cet « esprit de classe » que la bourgeoisie chrétienne a encore conservé beaucoup trop est un des plus grands obstacles à la pénétration du christianisme dans les masses ouvrières. Pour l'Evangile il n'y a pas d'intouchables ; pour le bourgeois chrétien moyen, oserait-on dire qu'il n'y en a pas ? Pas plus que nous n'avons à sauver des intérêts, nous n'avons à sauver des convenances mondaines, les plus absurdes de nos raisons de vivre. Tant que le bourgeois aura l'impression de faire un geste méritoire en franchissant la barrière des classes pour « aller au peuple », l'efficacité de son geste sera absolument nulle. Rien ne pourra se faire tant que la charité pure ne sera pas la loi intérieure de toute action. L'homme du peuple se méfiera longtemps de ceux qui « viennent à lui »; on l'a tant trompé ! on lui a tant dit (et parfois avec une apparence de vérité) que ces beaux gestes cachaient des intentions moins pures. La haine de l'ouvrier pour toutes les formes de paternalisme est parfaitement légitime. Les oeuvres sociales les plus vivantes, comme la J. O. C., sont celles qui naissent du milieu populaire même. Et les privilégiés de la fortune ne peuvent qu'aider à faire naître de telles oeuvres mais en s'effaçant aussitôt : il y a des cas où, pour être totalement présent en esprit, il faut être matériellement absent.

Enfin cette action du chrétien dans le monde ne peut se faire que dans un esprit d'ordre. Ici, il importe de bien préciser. Il y a chez le chrétien un amour spontané de l'ordre parce qu'il sait que le désordre

crée des injustices. Un témoin du dix-neuvième siècle marquait bien comment ce sens légitime peut glisser vers de dangereuses perversions quand il écrivait, des catholiques de l'Empire : « Le césarisme, avec ses allures autoritaires, exerça sur la société française une sorte de fascination... Nous nous prîmes à penser qu'il n'était pas de meilleur et de plus sûr abri contre les commotions qui avaient tant de fois mis en péril le sort de la patrie... (1).»

Cette inclination se retrouve à bien des moments de l'histoire ; aujourd'hui encore, n'en connaissons-nous pas des exemples ? Mais cet appel au César inconnu qui fera régner l'ordre, n'importe quel ordre, n'est pas autre chose qu'un aveu de démission. Car si l'ordre a une haute valeur, il n'est pas la valeur suprême. Et tous les ordres ne sont pas, chrétiennement, acceptables. L'ordre n'existe que fondé sur la justice ; un ordre injuste n'est plus un ordre. Et l'obéissance à César cesse à l'instant où César se fait tyran. Mais le même principe s'applique en sens opposé. Et si je dis que l'effort du chrétien doit tendre vers un ordre, c'est pour refuser un certain romantisque du chambardement qui existe dans certaines consciences, même généreuses, même chrétiennes, et qui, sur un certain point rejoint assez bien la notion de la « révolution permanente » au sens trotzkyste du mot. Pour un chrétien l'ordre est sans cesse remis en question au regard de la conscience, parce que la nature humaine ne peut pas le réaliser tout entier et qu'elle ne peut y tendre. Mais il existe. Si même il ne se réalise jamais sur la terre, avant la Parousie, avant l'instant où le Maître et le Juge sera revenu régner en gloire, nous savons bien qu'il est inscrit dans l'éternité. C'est cela qui donne au chrétien une valeur qu'on peut, au sens plein du terme, appeler révolutionnaire, mais qui définit sa révolution d'une façon à nulle autre semblable.

La révolution de la Croix ne vise pas seulement à établir l'ordre

(1) Marquis d'Auray — 1883 — cité par le R. P. Rigaux ; En face du problème social.

dans le monde, mais à susciter l'ordre dans le coeur des chrétiens. Par delà les réactions de classes et de partis, par delà les faiblesses de la chair et de l'âme, par delà les égoïsmes et les routines, le chrétien est requis d'être à la fois présent au monde et présent à soi. C'est à cela que l'a, une fois pour toutes, appelé une voix qui retentit aux collines de Judée et s'il n'y répond pas, nul n'y répondra pour lui.

Telle est aujourd'hui l'option. Ou bien le chrétien sera totalement fidèle aux exigences de sa foi, et spécialement, puisqu'il s'agit de la vie en société, aux exigences « sociales » dont elle est issue, ou bien, de cette infidélité, le monde entier portera le fardeau. Il n'y a plus de troisième terme.

Il y a un peu plus de cent ans, un homme dont on a fait trop souvent le suppôt d'une réaction aveugle et qui, pourtant, a vu juste sur maints points d'avenir, a écrit ces phrases prophétiques, Joseph de Maistre :

« Lorsque je considère l'affaiblissement général des principes moraux, la divergence des opinions, l'ébranlement des souverainetés qui manquent de bases, l'immensité de nos besoins et l'inanité de nos moyens, il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses : ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire.»

Le jugement de l'abîme.

« Une nouvelle religion...» Mot d'une singulière force prémonitoire. Car le communisme n'est rien qu'un mouvement religieux, proposant une conception nouvelle de l'homme, une explication de son destin. C'est sur ce plan et sur ce plan seul qu'il se trouve face à face avec le christianisme ; dans la lutte qui les oppose c'est

bien plus que des intérêts de classe ou de caste qui sont en jeu, c'est la signification même de notre vie.

Le matérialisme marxiste, par les définitions qu'il propose de l'homme, est radicalement antinomique au christianisme. L'homme qu'il propose n'est pas l'homme chrétien, c'est un être mutilé, en qui, par avance, a été annihilé tout ce qui fait le sens même de l'homme. Le paradis que le communisme désigne, ce ne sont pas des hommes intacts qui y pénètrent, mais des fantômes, les images charnelles et transitoires des réalités éternelles qui ne savent plus nommer leur propre nom. Le dilemme d'aujourd'hui est entre cette « nouvelle religion » et l'autre. Il s'agit de savoir si le christianisme est capable de donner au monde non seulement les promesses du bonheur éternel, mais aussi des principes parfaitement utiles au gouvernement des hommes et des biens, — ou s'il n'est, suivant le dogme marxiste, que l'arôme morbide d'un monde économique pourri, qui doit disparaître avec une parfaite organisation de la terre.

Le communisme introduit dans l'histoire le jugement luciférien de l'abîme. C'est ce qui fait son importance : elle dépasse, on l'entendra bien, celle des discussions de tribune ou de presse.

Ce jugement me paraît se formuler de deux façons. La première est que le communisme est essentiellement une « rupture ». Il brise l'unité de l'homme, de la société humaine : il dresse monstrueusement les blocs les uns contre les autres. Et l'effort même qu'il proclame vers une humanité sans classes, vers une union, est comme l'image invertie de l'union chrétienne dans la charité, la projection démoniaque de l'effort chrétien d'unité dans le miroir de la haine.

Depuis que, à la porte du jardin de l'Eden, le péché jeta l'homme sous l'épée de feu de l'archange, une rupture s'est produite et l'unité s'est rompue. Alors est venue la haine dont mourut Abel, première victime. Ainsi de siècle en siècle, et malgré le « sacrement de l'unité », de scisson en scission, de Réforme en Renaissance, et d'Hérésie

en Révolution, une rupture grandissante, multiple, dissocie l'humanité et la livre à des forces d'autant plus menaçantes qu'elles s'appuient sur le secret des consciences infidèles.

C'est à cette rupture que le communisme s'oppose mais au prix d'autres trahisons, au prix d'une mutilation plus grande. Effort contre la rupture, il est lui-même une rupture. Et cela suffit à juger la défaillance du christianisme qui n'a pas pu sauver l'unité par l'amour. Un des premiers Pères de l'Eglise, saint Grégoire de Nysse, enseigne que « toute la nature humaine, des premiers hommes jusqu'aux derniers, est une seule image de l'être ». Les hommes d'un monde qui a trahi l'Esprit sont séparés, isolés, livrés à la haine et à la violence ; mais « l'Homme selon l'Image » est un. Ce n'est pas en détruisant l'homme sous le poids d'un grégarisme inhumain qu'on sauvera l'Unité, mais en appelant chacun à cette ressemblance, à la fidélité suprême, à l'amour.

On pourrait formuler autrement encore ce jugement : en partant de la notion de progrès. Pour nous le progrès est valable. Contrairement à ce qu'imaginent la plupart de nos adversaires, l'Eglise n'a jamais enseigné la démission du progrès. Elle n'a jamais dit qu'il fallait détruire les autos et vivre crasseux par méfiance des baignoires. Tout progrès matériel qui fait bénéficier l'humanité « entière » (soulignons bien ce mot) d'une diminution de notre fardeau terrestre, sera le bienvenu. A condition que chacun en tire profit et que le progrès ne fasse pas que susciter des inégalités sociales monstrueuses. A condition surtout qu'on ne fasse pas du progrès l'objet d'une idolâtrie, qu'on ne ne lui confie pas le soin de rédimer l'humanité tout entière.

Or c'est exactement cela que fait le marxisme. La religion du progrès qui est née à peu près au même moment que le dogme marxiste, lui est liée par plus d'un point. Il y a dans le marxisme, disais-je, un optimisme satanique. Il n'attend la libération de l'homme

que du jeu des forces économiques et sociales. Le progrès technique, suivant une loi fatalement ascendante, entraînera l'humanité vers la lumière.

Cela ne pourra jamais nous paraître acceptable. Le progrès pour nous est bien d'ordre technique, mais il n'est pas que cela. Pour libérer l'humanité il est besoin d'un effort parallèle accompli par l'homme lui-même, par la conscience. Il faut que la conscience s'applique à être fidèle à des valeurs morales de fraternité, de charité, d'abnégation. Cela n'a rien à voir avec les circonstances économiques. Si l'U. R. S. S. donne aujourd'hui le spectacle d'un retour évident vers l'esprit bourgeois, c'est parce que cette erreur de base a été commise. Les forces économiques délivrent l'homme, peut-être : mais elles ne délivrent qu'un animal sans conscience, sans destin.

Il faut enfin passer sur un troisième plan. Cette libération de l'homme, nous, nous ne croyons pas que la conscience seule puisse l'obtenir. Ce point de vue va paraître étranger aussi bien aux marxistes qu'aux matérialistes capitalistes. Dans la vision marxiste il y a une autre erreur qui est de croire que l'homme peut, seul, se sauver. A la limite, on trouve le mot de Feuerbach : « Homo homini deus.»

Pour nous, non. Cette libération de l'homme, nous devons tendre de toutes nos forces à la réaliser. Matériellement en faisant bénéficier le plus grand nombre d'êtres humains du progrès technique. Moralement, en tendant toutes les énergies de notre conscience. Mais cela ne suffit pas. Nos efforts ne seront jamais entièrement couronnés de succès : nous atteindrons une limite. Cette limite c'est dans l'ordre matériel, la résistance des choses, des événements, des « forces telluriques » comme dit Keyserling, — dans l'ordre moral, c'est notre propre insuffisance. L'homme n'est pas en état d'innocence au milieu d'un Paradis. Le dernier mot de la libération ne nous appartient pas. Ce « Sésame » du bonheur parfait, on ne le con-

quiert ni dans l'exaspération nietzschéenne de la conscience, ni dans la dissolution de l'être dans le social : mais dans l'humiliation de l'âme qui, devant Dieu, murmure : « Fiat volontas tua.»

La tentative du communisme fait songer à celle du Prince de lumière. Lui aussi voulait se libérer, lui aussi voulait conquérir le Royaume. Sa chute dans l'abîme n'est pas dépourvue d'une grandeur horrible : mais elle témoigne de Celui qui l'a vaincu, — et c'est à chacun de nous qu'il appartient, éternellement, de le vaincre.

Editeur : Gérard Payer

Dépositaire à Montréal,
La Vie Réelle,
2540, rue Chapleau.

La Typographie Coopérative
Warwick, Qué